

14 + un



e calcul mathématique — quatorze cadavres de femmes et un cadavre masculin — s'accompagna dans sa foulée d'horreur, de sidération et d'indignation... Leur résultante : la paralysie de la pensée.

Avons-nous la distance minimale requise pour amorcer le réexamen des dimensions imaginaire et symbolique de cette équation fondée sur un constat numérique bien réel ?

Nous lèverons à nouveau le voile sur cette scène et celles qui l'ont précédée et suivie pour faire ressortir les relais identificatoires de son aboutissement et mieux capter la fonction organisatrice du discours dit féministe dans son déploiement. Une hypothèse deviendra l'ancrage de ce parcours ; cette tuerie marquée du sceau du désespoir et sans aucun doute de la haine, fut un immense geste d'amour. Mais avant de pouvoir rendre crédible cette lecture, plusieurs mises aux points et détours s'avéreront nécessaires. Une archéologie des désirs inconscients desquels émane ce traumatisme familial et social permettra d'y apporter un éclairage, espérons-le, non réducteur.

À la suite d'Alice Miller, nous croyons que derrière tout crime se cache une tragédie. Or le propre de la violence, même théorique, consiste à enrayer chez qui la subit la capacité d'élaboration mentale, du moins temporairement. Elle désarme la raison dans la mesure même où on ne peut la penser *pendant* qu'elle s'exerce. Il faut ruser avec elle. Penser *autour* de ce qui la précède et ce qui la suit. La resituer dans une chaîne causale c'est la lier/relier à du sens. Force disruptrice et anarchique à l'origine, elle se réinsère alors dans le tissu social. Si toute violence recèle une dimension subjective en « ce qu'elle abuse du sujet en l'ignorant » pour reprendre la formulation de Denis Vasse, elle s'étaye par ailleurs sur le socius qui la conditionne et souvent la surdétermine.



Le féminisme, un discours organisateur

Dans le discours manifeste de Marc Lépine l'idéologie féministe et les femmes qui en étaient les porte-étendards, les symboles, étaient la cause de l'aliénation des hommes et de lui-même en particulier. Le débat passionné qui suivit la tragédie se centra sur le bien-fondé de cette accusation. Et chaque camp, tour à tour, se retrouva sur la défensive et passa à l'attaque.

Si nous nous interrogeons sur la *place* et la *fonction* du discours féministe pour *cet* homme dans son histoire individuelle et nous nous extirpons de l'enjeu, par ailleurs important et pertinent, de cette idéologie, il apparaît que toute femme autonome et indépendante se donnant accès à l'univers économique et socio-culturel masculin était considérée à ses yeux comme féministe. Ainsi en était-il des étudiantes de polytechnique.

Arrêtons-nous à une fonction essentielle de toute idéologie pour qu'elle s'enracine dans une culture donnée. Elle *se doit d'être organisatrice de sens* et, pour se maintenir, d'interpeller l'individu en tant que sujet. Conjoignons cette constatation avec celle suivant laquelle tout délire est un discours *et* individuel *et* social : empruntant donc des éléments autant à l'histoire personnelle du sujet qu'à l'histoire collective de la société dont il fait partie. Ainsi au Québec, pendant longtemps, les délires des femmes en institutions psychiatriques étaient dominés par des référents religieux. Le livre des Koechlin, *Corridor de sécurité*¹ en est une illustration. Alice Miller dans sa déconstruction du racisme d'Hitler exemplifie également ce lien².

Dans un tout autre champ, celui de la maladie organique ponctuelle, dégénérative ou mortelle, on constate que le malade s'accroche au discours ambiant dominant, à savoir le discours médical, pour donner une signification et expliquer ce qui lui arrive de violent et d'incompréhensible, au point, dans certains cas, d'assimiler totalement le jargon médical et d'estomper, ou même de faire disparaître, toute référence à *sa* parole sur sa relation à sa douleur et *sa* souffrance.

Les idéologies dominantes ou les plus fréquentes d'un milieu donné deviennent alors des *discours d'emprunt* qui subsument la parole du sujet. « Prête-sens », elles instaurent une cohérence dans une psyché en déroute. Elles lient l'angoisse de qui se vit dépossédé, dépaycé, aliéné.

Revenons au cœur de notre sujet. Pourquoi Marc Lépine devient-il obsédé par le féminisme ? Pourquoi en fait-il son bouc émissaire ? Il s'insurge contre une violence symbolique qui lui est faite. Mais pourquoi accorde-t-il tant de crédibilité et d'efficacité à ces énoncés ?

Nous connaissons maintenant le climat de violence physique dans lequel s'est déroulée son enfance. Sa mère y mettra fin en demandant le divorce et la garde des enfants. De femme passive subissant le joug de son mari elle devient celle qui s'affranchit de cette loi patriarcale abusive ; travailleuse autonome, elle accède même plus tard à des postes de direction. Elle devient semblable à ces femmes qu'il dénoncera.

Faisons l'hypothèse que l'absence de signification subjective probante de l'écroulement de la cellule familiale devint un terrain favorable à son envahissement par une explication plausible de son origine, qui ne pouvait qu'être simultanément dénoncée par l'enfant en déroute et en détresse qu'il était demeuré.

Autrement dit, Marc Lépine dénonce et accuse le « féminisme »... de sa mère d'être responsable de tous ses malheurs. Point de vue, par identification, qui devait être probablement celui du père, de par ses origines culturelles qui traditionnellement valorisent la soumission de la femme à l'homme. La revendication de l'égalité des sexes, implicite ou explicite, a fait basculer les rapports de forces conjugaux. L'autonomie financière et professionnelle de la mère lui a permis d'échapper au joug de

son mari. Le « féminisme » devient coupable de tous les maux de Marc Lépine.



L'excès

Introduisons à ce point une distinction de base entre violence physique et violence symbolique. La première porte atteinte à l'intégrité corporelle de la personne et inévitablement à son intégrité psychique ; cependant elle peut se déployer *pour* atteindre l'intégrité psychique, auquel cas nous sommes en présence d'une composante libidinale sadique. Elle peut aussi s'exercer parce qu'elle forclôt la subjectivité de l'autre, c'est-à-dire qu'elle traite l'autre comme un objet sans intériorité : ce qui domine alors c'est la pulsion d'emprise qui ne se situe point le long de la ligne sexuelle proprement dite, mais qui met plutôt en jeu le narcissisme.

Quant à la seconde, la violence symbolique, je la définirai à partir de Bourdieu et Passeron comme « tout pouvoir qui parvient à imposer des significations et à les imposer comme légitimes en dissimulant les rapports de force qui sont au fondement de sa force et ajoute ainsi sa propre force à ces rapports de force »³.

Sont incluses dans cette catégorie toutes les formes de violence légitimées du fait de leur institutionnalisation, ce qui assure d'autant mieux leur méconnaissance. L'éducation familiale et publique au nom du bien de l'enfant engendre ce type de violence. La théorie, lorsqu'elle devient doctrinaire, exerce également un terrorisme idéologique. Ainsi le phallocentrisme du discours philosophique impose une forme à la pensée et à la parole qui disqualifie et discrédite celles qui échappent à ses diktats.

La violence du calme telle que décrite par Viviane Forrester⁴ en constitue une modalité plus subtile et plus pernicieuse. Produit de forces coercitives d'une violence telle que leur exercice manifeste devient superflu et finalement passe inaperçu, le calme assure le *statu quo* et l'ordre social. Ajoutons à ce rapide survol la cruauté mentale qui utilise le mépris ou le ridicule pour abaisser l'estime de soi de l'interlocuteur/l'interlocutrice et assurer ainsi sa domination.

Peut-on faire l'économie de toute violence ? Est-ce le postulat qui sous-tend ce texte ? Situons cette question à l'aide des propos de Piera Aulagnier dans *La violence de l'interprétation*. Elle introduit une différence capitale entre une violence primordiale *nécessaire* à la survie et à l'avènement du sujet et la violence proprement dite qui implique un *excès*. Elle développe l'hypothèse que l'enfant ne voit ses besoins vitaux satisfaits que grâce aux interprétations plus ou moins réussies que la figure maternante propose de sa lecture des signes vitaux qu'il émet. Ce décryptage ne peut se faire qu'à partir de son affectivité propre, ses désirs conscients et inconscients, ses valeurs, sa culture, son origine de classe, son époque, etc. Elle représente ainsi un ordre extérieur avec ses lois, interdits et prescriptions. La mère transmet, plus radicalement impose à la psyché de l'enfant, à travers les soins corporels qu'elle lui administre, les marques de sa propre psyché : « La parole maternelle déverse un flux porteur et créateur de sens qui anticipe de loin sur la capacité de l'enfant d'en reconnaître la signification et de la reprendre à son compte⁵ ». Elle soumet l'enfant à une violence primaire nécessaire et incontournable « de l'extérieur au prix d'un premier viol d'un espace et d'une activité qui obéit à des lois hétérogènes au Je⁶ ». Si la psyché maternelle s'avère une prothèse efficace pour celle de l'enfant, écrit Aulagnier, c'est au prix d'une violence inaugurale dans laquelle l'offre de sens précède sa demande.

La violence *per se*, non nécessaire au fonctionnement du sujet devient un pouvoir qui s'exerce *contre* le sujet, anéantit *sa* capacité de réponse, mais plus profondément le contraint entièrement à faire abstraction de sa propre dynamique psychique interne pour se modeler sur celle de l'autre, se tenir constamment aux aguets pour anticiper tous ses désirs, se dissoudre, s'anéantir, pour permettre à l'autre d'assurer sa paix intérieure à *ses* conditions. Ainsi la femme battue se considère responsable des « sautes d'humeur » de son conjoint « qu'elle a provoquées », puisqu'elle n'a pas su ou pu épouser (sic) ses désirs qui ont force de loi. Dans ces couples, un seul des deux partenaires ne peut exister à la fois, l'autre devant abjurer tous ses désirs pour se mettre au service de ceux du conjoint.

Entre une violence fondamentale incontournable et structurante pour le sujet et une violence excessive qui paralyse et sa capacité d'élaboration mentale et ses affects, se déploient de nombreuses modulations qui

constituent autant de stratégies par lesquelles la psyché tente d'amortir, de contourner, d'éliminer ce qui fait effraction.

Tentons de mieux circonscrire, à cet effet, ce qui relève de l'agressivité et de la rage, d'une part, et de la haine, d'autre part.

L'agressivité, dans sa forme primaire, se manifeste en tant que cruauté. Elle présuppose que le sujet ignore l'autre en tant qu'autre. Associée à l'image spéculaire, elle attaque le double menaçant. Résultante de la pulsion d'emprise, elle visera le contrôle de l'objet à tout prix, y compris de sa destruction. Au service de l'autoconservation du moi, elle sous-tend une problématique dichotomique de soi ou l'autre. La possibilité réelle ou imaginaire d'une menace à l'intégrité corporelle, dans la mesure où le moi y trouve ses racines, déclenchera une agressivité narcissique.

La rage naît d'une blessure narcissique. Elle émane d'un sentiment de frustration ou d'impuissance du moi. Liée à l'envie, elle tire son plaisir de la destruction de ce dont l'autre jouit. La rage s'exerce dans l'ordre de l'avoir plutôt que de l'être.

Soyons lapidaire et expéditive, rien dans l'acte exterminateur de Marc Lépine ne pointe du côté de l'agressivité et de la rage telles que circonscrites précédemment.

Quant à la haine, elle est, pour les kleinien, clivée de l'amour dans ses expressions les plus primitives et, pour Freud, ambivalentielle dans l'œdipe, étant marquée dans ce dernier cas du sceau de la différence sexuelle. Par-delà ces distinctions, ce qui, sur le plan heuristique, apparaît le plus pertinent pour notre propos se trouve à la fin de l'article de Freud « La négation »⁷. On y lit que le premier rapport à l'objet en tant qu'étranger au moi se manifeste par la haine et l'expulsion ou le rejet de ce qui se présente comme différent, Autre. Est-ce la femme étrangère inconnue dans la mère, incarnée par sa vie extérieure au foyer, qui fut l'objet inconscient de la haine de Marc Lépine ?

Dans sa contribution au processus d'identification à l'agresseur, Ferenczi n'affirme pas que l'enfant intériorise la haine de l'agresseur — ce qu'une première lecture permettrait de supposer être le cas de Marc Lépine — mais il écrit plutôt que le sentiment inconscient de culpabilité de celui-ci

est « avalé, dévoré, engouffré » par l'enfant. Dans le *Journal clinique* il ajoute que la haine est impossible lorsqu'il y a identification⁸.

Nous assistons, semble-t-il, dans le cas de Marc Lépine à une double impasse de la haine, du côté du père de par l'identification, du côté de la mère de par l'idéalisation, comme nous le verrons plus avant. Qu'est-ce qui fut de l'ordre de l'excès pour le psychisme de cet enfant ? Uniquement la violence physique paternelle ? Par ailleurs Ferenczi présente comme traumatique pour l'enfant la perception inconsciente de la haine maternelle. Nous ne sommes pas en mesure d'affirmer ou d'infirmer cette assertion, ne possédant pas les données cliniques requises. Un double verrouillage de sa haine a-t-il conduit à son agir démesuré ?



L'épargne

Marc Lépine avait repris le patronyme de sa mère, abandonnant ainsi celui de son père immigrant appartenant à une autre culture que celle de sa mère et du milieu québécois⁹. Il avait rompu une filiation patrilinéaire et opté, dans la foulée du divorce de ses parents, pour une allégeance à la lignée de sa mère. On sait que la séparation des conjoints ne se fit point sans heurts physiques et affectifs importants, ce qui amena la mère à consulter pour elle-même et ses deux enfants, suite à quoi une thérapie familiale, sans le père, fut entreprise.

Comme tous les enfants du divorce lorsque la garde est confiée à et assumée par un seul des conjoints, Marc Lépine est privé d'un de ses parents et ne peut se permettre de perdre l'autre qui devient son unique objet d'amour. Le critiquer, le désavouer, c'est se retrouver radicalement seul. Toute sa mise affective repose sur cette mère. S'il la tient responsable et coupable de la désagrégation de la cellule familiale, il se doit de taire ou plus probablement de refouler ses attaques à son égard. Il les déplacera donc ultérieurement du particulier (sa mère) au général, (les femmes autres que sa mère : celles qui ont une grande visibilité publique et les étudiantes de polytechnique, ses rivales, puisqu'il avait souhaité faire des études dans ce domaine), du singulier à l'universel (le discours féministe). *Ce déplacement* assurera la sauvegarde et la protection, bref, l'épargne de son objet d'amour

initial. Mécanisme psychique plus radical encore, le *clivage* de l'amour et de la haine envers l'objet libidinal féminin laissera intact l'imago maternelle.

Sa dénonciation du féminisme à partir d'une position masculine lui a permis de s'arracher à la captation imaginaire de l'univers féminin maternel pour tenter de récupérer le phallus. Mais justement, ce qu'il attaque ce sont les femmes qui, à ses yeux, ont ce phallus et en privent les hommes. Son père l'avait par et à travers la violence physique ; les féministes le possèdent aussi, grâce à cette violence symbolique faite cette fois aux hommes, selon lui. Cette oscillation dichotomique indique l'impasse de Marc Lépine dans ses repères identificatoires purement imaginaires, car jamais médiatisés par la présence intérieure d'un tiers qui relativiserait le : ou UN ou UNE, équation disjonctive radicale dans laquelle il est captif. L'hégémonie paternelle d'abord, l'hégémonie féministe (en lieu et place de celle de la mère) par la suite, auxquelles on doit échapper, autant d'abus de pouvoir qui écrasent Marc Lépine. Il n'y a pas de limite qui départage, qui protège.

La loi impersonnelle, le Nom-du-Père, qui n'appartient justement pas en propre à tel père spécifique, mais lui vient d'un autre, d'Ailleurs, manque dans l'enfance et son emblème même sera aboli par la suite. N'ayant pas fonctionné comme opérateur d'une séparation et d'une distinction entre le père et la mère, entre le père et les enfants, il est rejeté, nullifié ; ou plutôt le rejet par le fils du nom du père ne fait qu'enregistrer qu'il était déjà caduc pour tous les membres de cette famille. L'accès à l'ordre symbolique râté, la perte de l'identité masculine au profit d'un passage au clan et à la lignée de la mère débouchera sur l'annihilation de soi. Pris dans la guerre des sexes, celle de ses parents, reproduite sur la scène socio-politique, pris dans l'impasse de ses identifications tant masculine que féminine, il tente une dernière fois, par un geste « héroïque », de liquider l'emprise du féminin sur lui. Cet arrachement, cette rupture cathartique violente laissera sa mère intacte. Les jeunes femmes de Polytechnique furent immolées paradoxalement à l'autel de l'amour de ce fils pour sa mère idéalisée.

Dans *Aux carrefours de la haine*, Micheline Enriquez note que : « L'objet de la haine est l'objet d'un idéal qui s'étant révélé *inaccessible* exige sa

destruction et sa dérision. Se transforme ainsi en haine délirante un désir d'idéalisation et de reconnaissance qui n'a jamais trouvé en retour que le rejet, le mépris, l'exclusion¹⁰ ».

Ne s'agit-il pas de l'enjeu même de la relation de Marc Lépine à sa mère ? Sa haine délirante du féminisme trouverait-elle sa source dans ce que de ce fils rappelait le père rejeté et exclu pour cette mère idéalisée ? C'est la femme en elle qu'il attaqua, à travers les autres femmes, pour d'autant mieux épargner la mère de son enfance. Elle aura la vie sauve... De plus, le renversement par lequel l'homme deviendra la victime du féminisme permettra à Marc Lépine d'enfin disculper son père dont sa mère pendant longtemps fut la victime à ses yeux et même à ceux du système légal.



Dernière scène

De purs symboles abstraits du féminisme exécré sont assassinés. Ils constituent une série ouverte d'unités, d'individualités parfaitement substituables les unes aux autres de par leur anonymat pour l'exterminateur : $(1 + 1 + 1)^n$. Qu'est-ce qui pouvait interrompre cette série, compte tenu de la dynamique psychique de son auteur ? Il semble justement que la dernière femme tuée *avant* que Marc Lépine ne s'enlève la vie lui ait adressé la parole, tentative désespérée d'entrer en contact avec le *sujet* de ces actes et non seulement avec le tueur impersonnel, elle-même sortant ainsi de la série anonyme de par sa *parole adressée à quelqu'un*. Après son interpellation, elle est tuée, mais avec une différence, elle est poignardée dans une proximité corporelle alors que l'arme automatique tint à distance les autres victimes. Immédiatement après, Marc Lépine interrompt la fusillade et se tue lui-même. Il s'annihile après avoir été positionné et interpellé dans sa subjectivité : d'individu il devient personne ; de sujet assujetti à sa folie, ultimement il *élimine* celle-ci et lui-même, retournement sur la personne propre de cette hantise de détruire l'Autre féminin. Passage aussi de l'attaque du féminin au masculin, entendu ici dans son repérage identificatoire de maîtrise, de contrôle de l'autre par la violence physique telle que pratiquée par la figure paternelle.

Omnipotence maniaque ou répétition compulsive ? Réitération ritualisée et potentiellement sans fin d'un geste cathartique ? Exorcisme du féminin/féminisme qui incarne le mal qui introduisit à l'origine la déchirure familiale, le vacillement des positions identificatoires ? Ce que Marc Lépine tue, c'est ce qui a causé et produit sa souffrance et sa solitude. Il assassine celles qui se permettent d'accéder à leurs désirs (Polytechnique) alors que lui ne le peut ; celles qui se substituent à lui en quelque sorte et à son père dans une identification tardive, une alliance au masculin. Sa tentative ultime de domination du féminin/féminisme à partir de la position paternelle initiale se solde par un échec, dès lors qu'il ne peut plus désubjectiver l'objet investi. Il sort de l'ombre et retourne l'arme contre lui quand *une* femme acquiert de la consistance. Une voix le rejoint et tout s'écroule. Il détruit par la violence physique cette imago mâle (le long de la ligne masculine) suite à son refus d'une allégeance au féminin, que représentait l'appel, la supplique personnalisée d'une jeune femme, ce à quoi il avait initialement adhéré du côté de l'imago maternelle pour y voir hypostasié à jamais son univers masculin. Écartelé, déchiré entre ces deux pôles, il s'anéantit.



Comment de -UN devient-il +UN ? Il devient un événement social, une date. L'anti-héros de la lutte des sexes qui menace de faire éclater le tissu de la collectivité. Il réveille et réactive la menace et la difficulté de la coexistence de repères identificatoires divergents en chacun de nous, autant que dans nos rapports à l'autre, l'Autre sexe, l'Étranger quotidien avec lequel il faut cohabiter. Comme l'écrit Eugène Erniquez : « Le lien social se présente d'emblée comme un lien *tragique* : il nous permet de comprendre que les autres existent, non comme objets possibles de notre satisfaction mais comme *sujets de leurs désirs*, autrement dit comme autant susceptibles de nous rejeter, que de nous aimer, de manifester des volontés contradictoires aux nôtres, de présenter des dangers permanents non seulement pour notre narcissisme mais également pour notre simple survie, et d'être pour nous, malgré cela et en même temps aussi indispensables que l'air que nous respirons¹¹. »

La cohérence sociale a reposé depuis des millénaires sur la canalisation, la spécialisation des rôles féminin et masculin, sur la dénégation de la bisexualité psychique de chaque individu qui la compose. L'assignation sociale de l'identité sexuelle introduit une polarisation et des antagonismes d'autant plus grands qu'elle durcit les différences. Au moment où celles-ci s'estompent, les balises et les repères sexuels subjectifs et sociaux sont menacés. Les revendications féministes deviennent pour certains les responsables des vacillements identificatoires et des hommes et des femmes. Le refoulement individuel *et* social de la bisexualité assigne une identité stable, le UN aux dépens du multiple qui introduit confusion et angoisse.

Toute société se confronte au problème de l'altérité et de l'étranger en son sein. L'immigrant (ce qu'était d'ailleurs le père de Marc Lépine) et le féminisme incarnent dans nos sociétés une menace à la cohésion sociale fondée sur la *séparation* des fonctions et des rôles simultanément à la reconnaissance et la valorisation du *semblable*.

Le problème de la différence, de la différence sexuelle, cet écart qui ne peut s'abolir, être comblé, s'avère au cœur du tragique de la condition humaine. Comment vivre avec lui en nous et chez l'autre ? Interrogations théoriques, mais avant tout existentielles pour chacun et chacune. Défi d'une vie dont le ratage d'une autre, de plusieurs autres, nous permet de mesurer l'ampleur !

Si la folie est « absence d'œuvre », comme le pense Foucault, elle appelle du sens. Si la nature a horreur du vide, la culture à son tour semble avoir horreur du vide de sens ! Œuvrer *sur* la folie de l'autre devient alors un geste pour combattre son impuissance, réparer une blessure narcissique et surtout tenter d'amorcer un deuil. Ce texte cherche à parer rétrospectivement à l'horreur d'une fin apocalyptique abjecte, entendu comme : « ce qui perturbe une identité, un système, un ordre. Ce qui ne respecte pas les limites, les places, les règles »¹².

De la violence subie à la violence agie, de la violence de l'autre à la sienne propre, l'abîme réassurant qui semble les séparer s'amenuise lorsqu'on réexamine cette violence à la lumière de ce qui en chacun/chacune

provoque notre agressivité, notre rage et notre haine. La folie est-elle toujours celle de l'autre ? Fabrikant, Marc Lépine le croyaient à leur manière. Nous aussi ! La folie ne s'amorce-t-elle pas justement quand on ne peut intégrer le sens de sa propre histoire, quand un discours étranger expulse le sujet d'une parole propre qui sauvegarde ses liens avec ses désirs inconscients ?



NOTES

1. Ph. et E. Kœchlin, *Corridor de sécurité*, Paris, Maspero, 1974
2. A. Miller, *C'est pour ton bien. Racines de la violence dans l'éducation de l'enfant*, Paris, Aubier, 1989.
3. Bourdieu & Passeron, *De la Reproduction*, Paris, Éditions de Minuit, 1970, p. 18.
4. V. Forrester, *La violence du calme*, Paris, Seuil, 1980.
5. P. Castoriadis-Aulagnier, *La violence de l'interprétation*, Paris, P.U.F. 1975, p. 36-40.
6. Id., p. 40.
7. S. Freud, « La Négation », in *Résultats, idées, problèmes II*, Paris, P.U.F. 1985.
8. S. Ferenczi, *Journal clinique*, Paris, Payot, 1985.
9. D. Scarfone, « Batman et Lépine. La place du père », *Prisme*, vol. 1, n°1, Automne 1990
10. M. Enriquez, *Aux carrefours de la haine*, Paris, Épi, Desclée de Brouwer, 1984, p. 81.
11. E. Enriquez, *De la horde à l'État. Essai de psychanalyse du lien social*, Paris, Gallimard, 1983, p. 183.
12. J. Kristeva, *Pouvoirs de l'horreur*, Paris, Seuil, 1980.